



Quand l'histoire de la peinture fait craqueler le clan familial.
Voyage polynucléaire. Par THOMAS LÉVY-LASNE

VERNIS FAMILIAL

Quelle invention d'une propagande catholique redoutable d'efficacité que d'avoir fait du lien mère-enfant, vécu par à peu près tout humain sur terre, l'origine d'une histoire qui bouleversa le monde. *La Sainte Famille avec Sainte Anne* (1630) de Pierre Paul Rubens figure Sainte Anne, la grand-mère entourant de ses bras Marie et l'enfant Jésus. À l'écart de ce gynécée triangulaire, Joseph se tient la mâchoire, il doute. Marie aurait dû selon la loi de Moïse être lapidée pour adultère à la sortie de la ville. Le charpentier nazaréen, "homme juste", se contente de la répudier en secret jusqu'à la venue d'un ange qui le rassérène. Reste en suspens ce doute universel qui taraude tout géniteur face à l'évidence de l'accouchement : suis-je vraiment le père ? Rubens modernise sans problème cette histoire vieille comme le monde en habillant les protagonistes de Bethléem à la mode de la cour.

CARNAVAL D'ABONDANCE

On retrouve une gravité paradoxalement plus religieuse dans le tableau de Louis Le Nain *Famille de paysans dans un intérieur* (1642), un bas-relief magnifique de neuf paysans. L'ambiance est suspendue, le sens également. Les derniers seront les premiers au royaume de Dieu et nul doute que la pauvreté documentaire dépeinte, les couleurs assourdies, les visages si profonds touchent tant à un mystère humain qu'à un mystère chrétien. Que fait ce verre de cristal à la liqueur rubis dans une chaumière ? Que mange-t-on à part le pain qui vient d'être tranché par le patriarche ? C'est bien dans une ambiance d'Eucharistie que nous sommes plongés subtilement. Une exagération théologique ? Il suffit de comparer ce tableau à *La Joyeuse Famille* (1668) de Jan Steen. Comme dirait André Malraux : "La Hollande n'inventait pas de poser un poisson sur un plat, mais de n'en plus faire la nourriture des apôtres." Dans sa composition dionysiaque, Jan Steen part du prétexte moral de la maxime intégrée au tableau : "Comme le vieux chante, joue le jeune", pour s'amuser du carnaval de l'abondance de la bourgeoisie hollandaise.

Plus d'ordre moral, plus d'histoire religieuse, c'est une liberté paradoxalement angoissante qui se propose au jeune Edgar Degas. Que raconter ? Il trouve le premier grand sujet de sa carrière dans la famille de sa tante qui l'accueille pour un long séjour à Florence. De retour à Paris, à partir de dessins, Degas produit en neuf ans ...

« Chéri Samba, *Une vie non ratée*, 1995 (130 x 195 cm)

→ Pierre Paul Rubens, *La Sainte Famille avec Sainte Anne*, 1630 (423 x 333 cm)

↓ Louis Le Nain, *Famille de paysans dans un intérieur*, 1642 (113 x 159 cm)



“
Comme le vieux chante,
joue le jeune
”





PHOTOS: RIJKSMUSEUM AMSTERDAM / MUSEE ATHENAEUM / RMN GRAND PALAIS / JONATHAN WATERIDGE

... son grand portrait de *La Famille Bellelli* (1858-1867), montré sans succès au Salon de 1867. Le tableau encombrant fut caché jusqu'à sa mort, comme un véritable secret de famille. Dans cet espace mental reconstitué, un drame conjugal prend la place de la grande peinture d'Histoire, Laure Bellelli est effacée et pensive, son rustre de mari daigne à peine tourner la tête alors que les deux cousines semblent prendre à témoin le spectateur, l'une des efforts fournis pour faire comme si, l'autre de son ennui à poser.

UNE VIE NON RATÉE

Le Congolais Chéri Samba, ne fait quant à

lui pas semblant dans *Une vie non ratée* (1995). Entre vraie et fausse naïveté, le peintre mondialement connu se représente en Africain bling bling, entre voiture Mercedes, femme au fourneau et progéniture nombreuse tenant des postures très senties. On sent que Lucian Freud a eu plus de mal avec le bébé de *La Famille Pearce* (1998), complètement raté. Le jeune homme au premier plan, air nonchalant et tee-shirt de fan, est une invention iconographique de l'adolescent blasé beaucoup plus réussie. Le peintre juge autant qu'il peint son petit-fils, sa mère Rose Pearce étant la fille de Freud. Avec quatorze enfants reconnus et un solide égoïsme lié à l'atelier, il faut poser pour voir le père et on imagine l'effort un peu pathétique demandé par Rose à sa famille. Jonathan Wateridge a lui compris la leçon artificialiste de photographes comme Jeff Wall ou Philip-Lorca diCorcia et part, pour ses grandes compositions picturales, de mises en scène pures – du décor au choix des "acteurs" – qu'il met autant de temps à fabriquer qu'à peindre. *Night Kitchen* (2010) est une grande réussite et l'œuvre d'un peintre très prometteur. Avec un traitement épatant des objets de notre modernité, on rêve prosaïquement à un film de Steven Spielberg où le père déficient demande à son ex-femme comment nourrir les enfants autrement qu'avec des pizzas.

VÉLASQUEZ SANS LE TALENT

Plus anecdotique, Antonio López García peint la famille royale d'Espagne (*La Familia de Juan Carlos I* – 2014), à l'instar de Goya ou Diego Vélasquez mais sans le talent. Le roi Juan Carlos, sa femme, ses deux filles et son fils Felipe posent pour la photo en 1994. Le tableau retardataire de deux décennies tend alors un miroir terrible à la famille en 2014 : entre-temps Juan Carlos a dû abdiquer notamment après un scandale de chasse à l'éléphant au Botswana, et l'une de ses filles est embourbée dans des malversations financières. Le trouble et l'agitation contemporains ne sont peut-être plus à la hauteur de la constance que demande le temps de la peinture... ●

PHOTO: PATRIMONIO NACIONAL / ANTONIO LÓPEZ VEGAP/MADRID.



On rêve à un film de Spielberg où le père déficient demande à son ex comment nourrir les enfants

☞ Jan Steen, *La Joyeuse Famille*, 1668 (110,5 x 141 cm)

☜ Edgar Degas, *La Famille Bellelli*, 1858-1867 (200 x 250 cm)

↑ Jonathan Wateridge, *Night Kitchen*, 2010 (282 x 400 cm)

→ Antonio López García, *La Familia de Juan Carlos I*, 2014 (300 x 339,5 cm)

